

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Ecrire franco.

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois 6 f. » c.

Trois mois 3 50

1 fr. de plus par trimestre pour l'étranger.

Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

Lyon, le 7 janvier 1860.

GRAND-THÉÂTRE.

Trois grands-opéras, quatre opéras-comiques, deux ballets, une comédie, un vaudeville, tout cela du 1^{er} au 6 janvier! quelle semaine bien remplie! On voit que la direction a voulu à sa manière souhaiter la bonne année au public. Les plus exigeants ont dû être largement satisfaits; et notez bien que ce n'a pas été comme dans les restaurants de bas étage, où trop souvent la quantité supplée à la qualité. Jugez-en. Ainsi, on a pu dans une même soirée applaudir Achard, dans la chanson populaire du *Postillon*, et M^{lle} Willème, accorte et fraîche comme nulle autre, si franchement comique, qu'elle paraisse avec le jupon court de la paysanne, ou qu'elle s'emprisonne dans les falbalas de la grande dame. Le spectacle se terminait par *la Muette de Portici*, qui a toujours eu le privilège d'exciter l'enthousiasme de la foule comme toute œuvre où il est fait appel à ce qu'il y a de plus vivace dans l'homme: au patriotisme, à la haine de l'étranger. Au surplus, l'exécution n'était pas indigne des splendeurs de la musique d'Auber. Les bravos donnés à MM. Bertrand, Vigourel et Jullien étaient plus que mérités. Nous y avons retrouvé cette gracieuse fauvette qui s'appelle M^{lle} de Maësen, plus belle encore que d'habitude, si c'est possible, sous les traits d'Elvire; nous l'avons encore admirée jeudi, dans *la Norma*, à côté de M^{me} Rey-Balla, cette druidesse inspirée, et de MM. Bertrand et Marthieu, leurs vaillants émules.

Nous passerons aujourd'hui sous silence *la Favorite*, jouée exceptionnellement mardi; nous nous tairons aussi sur *les Noces de Figaro*, données concurremment avec un proverbe d'Alfred de Musset. Prions cependant M^{me} Van-den-Heuvel et M. Achard de vouloir mettre un terme à l'indécision du public, qui ne sachant de quel côté faire pencher la balance en est réduit à user tour à tour en faveur de l'un ou de l'autre ses bras

Jules affectionnait les mélodrames de Guilbert de Pixérécourt, qui tout seul a alimenté pendant nombre d'années presque tous les théâtres de Paris. *Charles le Téméraire*, *l'Homme à trois Visages*, *Tekely*, *Rosa*, *les Ruines de Babylone*, *les Mines de Pologne*, et surtout *le Chien de Montargis*.... mon ami ne sortait pas de là.

Ainsi qu'il l'avait promis à M^{lle} Bailly, Jules a fit recevoir au théâtre de société de M. Messy. Elle y joua *Rosalinde de Devoir et Nature*, et s'en acquitta très-bien. Dans le rôle de Luxincourt, Jules enleva de nombreux applaudissements, mais il était mal costumé, ainsi que j'en reparlerai souvent. Que l'on sache bien qu'il a toujours laissé beaucoup à désirer sous le rapport de la tenue. Il lui manquait constamment quelque chose quand il fallait entrer en scène.

Le lendemain de ma conversation avec M. Solomé, je conduisis Jules chez notre régisseur, qui lui fit répéter *l'Honnête Criminel* et *Joachim ou le Triomphe de la Piété Filiale*, drame en vers en trois actes.

C'est de cet ouvrage que l'on a tiré *Aurangzel ou la Famille Indienne*, joué à la Porte St-Martin en 1815 et *la Journée du 5 Avril ou le Délateur*

vos les plus frénétiques, ses acclamations les plus enthousiastes. Ils devraient, ce nous semble, redouter le sort d'Aristide, que le peuple athénien (les Français de la Grèce) se fatigua d'entendre toujours appeler *le Juste*.

Arrivons à la reprise du *Pré aux Clercs*, grand et légitime succès comme nous l'avions prévu. *Le Pré aux Clercs* est peut-être le chef-d'œuvre d'Hérold, ce compositeur allemand d'origine, mais si français dans ses allures. C'est bien là cette musique que tous nous aimons; comme elle est simple et vraie! comme elle exprime bien ce qu'elle veut faire comprendre! elle est alerte, précise et lucide comme une phrase de Voltaire. Hérold est mort jeune, mais il a laissé un magnifique héritage: *Zampa* et *le Pré aux Clercs*, deux pages immortelles qui éterniseront son nom.

Un peu fatigué des suites d'un rhume opiniâtre, Achard n'a pas pu, à la première représentation, donner à sa voix toute l'étendue convenable, mais il n'a pas tardé à prendre sa revanche. Il serait à désirer que M^{me} Van-den-Heuvel n'eût

par vertu, joué en 1821 au Panorama Dramatique. Les situations sont les mêmes, ainsi que les personnages, il n'y a que les lieux et les noms de changés.

Lorsque je remue mes vieux mélodrames, — et je n'en ai pas peu — je me dis: « Si je voulais faire comme tant d'autres, je ferais aussi un sublime auteur; je n'aurais qu'à changer le titre d'anciens ouvrages oubliés et les produire au grand jour. »

Jules répéta très-bien ces deux pièces, et M. Solomé lui dit de travailler, et que plus tard on verrait à l'employer.

Je ne puis oublier une circonstance qui me fit voir toute l'amitié que Jules avait pour moi. C'était en 1812, pour la fête de Saint-Etienne, patron de notre nouveau directeur Lainé, qui venait de remplacer M. Ribier. Les artistes des Célestins, riches et pauvres, se réunirent et invitèrent M. Lainé à un banquet qui eut lieu dans la buvette des Célestins, occupée actuellement par le foyer public. Le repas avait été fait par M. Parent, qui, quoique comédien, avait monté rue Lafont, à côté l'hotel du Nord, un établissement de pâtissier, confiseur et traiteur. Son enseigne portait: « Parent, pâtissier, confiseur et traiteur,

FEUILLETON.

ŒUVRES DE JÉRÔME COTON.

Biographie des Acteurs qui ont illustré la scène Lyonnaise.

JULES D....

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Si ces lignes tombent sous les yeux de M^{lle} Bailly (je puis dire maintenant son nom), elle verra que je lui rends justice en disant que ce fut une grande preuve d'ingratitude de la part des habitués des théâtres de Lyon de ne pas lui avoir laissé achever ses débuts.

Notez bien, cher lecteur, que ce ne sont pas les Lyonnais qui sont les plus injustes envers les artistes qui viennent remplacer des acteurs aimés. Non, le Lyonnais regrette l'artiste qui l'a charmé pendant dix ou douze ans, son départ l'affecte; mais lorsqu'il voit son remplaçant, il est indulgent pour lui, s'il n'est pas à la hauteur de son devancier.

jamais paru sur notre scène, les éloges auraient alors le mérite de la nouveauté; heureusement pour nos plaisirs il n'en est rien, et notre reconnaissance trouvera bien des expressions qui n'ont pas été dites. M^{lles} Quesnet et Willème complètent parfaitement l'ensemble. N'oublions pas MM. Julien, Dueerf et Féret, la critique leur doit des louanges plus encore que des encouragements.

M^{lles} Dor et Navarre se sont-elles jamais rendu compte du nombre de malheureux que leur grâce et leur beauté font chaque soir? j'en doute; mais un statisticien de mes amis m'a promis de m'éclairer à ce sujet. Dès que les renseignements me seront parvenus je me ferai un devoir de les leur transmettre.

Voilà pour le passé et le présent de l'opéra; parlons un peu de l'avenir. Incessamment aura lieu la reprise de *Jérusalem*, la première partition par laquelle Verdi s'est révélé au dilettantisme français; puis viendront *L'Etoile du Nord*, *le Comte Ory*, ce merveilleux écrin de mélodies ravissantes, enfin un ballet, *la Fille de l'Air*, monté avec cette mise en scène aussi intelligente que splendide dont Lyon a depuis plus de deux ans retrouvé le secret.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Nous avons la douleur de vous faire part du décès du *Juif errant*, arrivé à sa 29^e représentation, ce qui veut dire mort plus que centenaire. Il était temps: les interprètes de ce drame commençaient à craindre d'être atteints de la malédiction qui poursuivait le personnage de leur

ci-devant premier officier de bouche de S. M. l'Empereur et Roi. »

Cela était vrai, et j'en parlerai plus au long dans mes mémoires.

On nous avait requis quoique nous eussions payé comme les autres, pour faire en livrée le service de la table. Plusieurs de mes camarades danseurs ne voulurent pas obéir et se placèrent à table, d'autres ne parurent pas et il fallut les remplacer. Je pris mon ami Jules, qui en fut enchanté car il allait contempler à son aise les sommités artistiques et les auteurs lyonnais, qui ne firent pas défaut.

Je lui fis remarquer MM. Montperlier, (notre nouveau Pixérécourt), Albertin, Pitt, Liénard, Marchand, Bie, Chambet fils, Bonnard, etc.

Vous devez penser, cher lecteur, que les couplets, odes, strophes, sonnets, ne manquèrent pas d'être adressés à M. Lainé et à sa belle dame, qui resplendissait de grâce et de diamants.

Celui des auteurs qui l'emporta dans cette nuit féérique fut défunt M. Pitt. Son ode à M. Lainé fut redemandée plusieurs fois.

Jérôme COTON.

(La suite au prochain numéro.)

légende. M. Dorsay rêvait chaque nuit que des bourgeois du Brabant lui demandaient le récit de ses malheurs; M. Dupré songeait sérieusement à mettre un terme à ses méfaits, désirant racheter par le repentir un passé trop criminel; quant à M^{lle} Magnan, malgré la réputation d'esprit qu'ont les bossus, il lui tardait de quitter la robe d'indienne de la Mayeux.

Voilà donc la *Gazette de Lyon* satisfaite. Quel dommage que les rédacteurs n'aient pas assisté à la conversation que nous avons surprise il y a quelques jours! Ils auraient été fiers de cette approbation donnée à leur vertueuse colère. Malheureusement ces gens si bien pensants ne regrettaient que les beaux jours des *Canotiers* et des *Folies dramatiques*.

Cet immense succès, qu'il nous serait bien facile de justifier, était loin cependant d'être épuisé. Mais Lyon n'a pas, comme Paris, vingt théâtres pour assouvir la curiosité d'un public ardent de nouveautés. Le *Juif errant* a donc dû céder la place pour ne reparaitre qu'à des intervalles plus ou moins éloignés.

C'est ce soir que le *Duc Job* fait sa première apparition. Grâce aux loisirs que leur a créés le *Juif errant*, les artistes chargés d'interpréter cette œuvre ont pu apporter dans l'étude de leur rôle une conscience et un soin tout particuliers qui feront de cette représentation une véritable fête dramatique.

Nous profiterons de l'occasion pour annoncer que mardi prochain *le Père Prodiges*, la nouvelle comédie de M. Alexandre Dumas, sera donnée au bénéfice de M. Eugène Bondois. Les admirateurs du talent de cet artiste, et ils sont nombreux, ne manqueront pas cette occasion de venir lui donner une preuve de leur estime.

Dans le courant de la même semaine auront lieu probablement les reprises des *Bohémiens*, de *Mandrin* et des *Canotiers*.

Nous ne craignons pas de commettre une indiscretion en vous annonçant que les décors des *Pirates de la Savane*, confiés à M. Devoir notre habile peintre décorateur, avancent, et que bientôt nous pourrions contempler les horizons sans limites des déserts où les Comanches et les Apaches chassent à l'homme, et les imposantes solitudes des forêts vierges du Mexique. — Ce n'est pas tout. — On sait que chaque soir le théâtre de la Porte Saint-Martin est maintenant envahi par une foule que captivent pendant cinq heures les angoisses et les tortures d'une pauvre mère juive qui se voit priver de son enfant au nom d'une religion ennemie de la sienne; c'est une allusion

presque transparente à un événement identique et encore récent qui s'est passé en Italie. Nous voulons parler du jeune Mortara. M. Victor Séjour, en collaboration avec un haut personnage qu'on ne nomme pas, a transporté cette histoire à la scène sous le nom de *la Tireuse de Cartes*. Eh bien! c'est ce drame qui est à l'étude; dans quelques jours nous pourrions aller y frémir, y pleurer, comme le public de la Porte Saint-Martin.

MAXIME.

ÉTRENNES ET VISITES.

Le Jour de l'An est déjà loin de nous; ainsi passent nos joies et nos douleurs, nos plaisirs et nos peines, comme pour confirmer la parole du sage: *Tout n'est que vanité!* Le marchand a déjà calculé les bénéfices ou les déboires de cette époque de vente exceptionnelle; l'artisan est revenu à son dur labeur, auquel il demande son pain quotidien; les gens de service ont repris leurs habitudes maussades; l'enfant a encore quelques moments de bonheur, il s'est rendu compte pourquoi polichinelle parlait, pourquoi le mouton bêlait, et au grand contentement de ses parents, il sait aussi à quoi s'en tenir sur la cause qui faisait résonner son tambour, et donnait à sa poupée une si belle apparence.

Quant à nous, revenu également à nos travaux, nous demandons à notre pensée, encore ahurie de tout ce fracas qu'entraîne le jour de l'an, un sujet qui puisse, sans sortir du cadre de cette feuille légère, intéresser nos lecteurs. Nous avons cru que quelques considérations rétrospectives à ce sujet ne seraient pas inopportunes.

Le jour de l'an nous a paru toujours un reflet de l'âge d'or, une journée de l'Eden mystérieux dont le genre humain a l'instinctive souvenance. C'est bien là une fête civile qu'aucune larme, aucun regret n'accompagne. C'est la fête de la fraternité; aussi nous n'avons jamais pu comprendre que des esprits chagrins aient trouvé à redire à cette expansion générale de bienveillance.

Nous savons tout ce qu'on peut dire sur la sincérité des souhaits qui se font en ce jour; mais si, comme l'a dit Diderot, l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu, par cela même qu'il lui rend hommage il constate sa suprématie; de même les souhaits de bonne année plus ou moins sincères constatent le bien que cette réalisation opérerait.

D'ailleurs, pourquoi faire l'humanité plus mauvaise qu'elle n'est, et ne pas croire que la parole exprime la pensée du cœur, dans un moment où

l'égoïsme se tait, vaincu par le sentiment inné de la fraternité.

Dans tous les cas, ces vœux sont sincères pour un grand nombre, et trouvons bon que cette majorité puisse, sans ridicule, satisfaire son désir, en dépit de ceux auxquels la nature a refusé un cœur aimant.

Mais nous ne justifierions pas notre prétention de formuler une considération philosophique, si nous nous bornions à écrire ces choses toutes de sentiment, et puisque nous avons pris la plume, essayons de répondre aux attaques dont le jour de l'an est l'objet.

Les misanthropes qui ont pris en haine le jour de l'an ont attaqué deux choses : les étrennes et les visites, convaincus que ces deux choses étant son essence même, il tomberait bientôt en désuétude, s'il se trouvait réduit à de simples compléments.

Comme nous ne voulons pas accabler les lecteurs d'une érudition indigeste et peu méritante aujourd'hui, à raison des nombreux dictionnaires qui existent, nous n'irons pas rechercher l'antique origine des étrennes, et même nous trouverons bon qu'on ait supprimé celles qui se donnaient aux supérieurs et qui n'étaient qu'un impôt déguisé; nous n'en parlerons que dans leur rapport avec la civilisation actuelle.

Inutile de nous appesantir sur l'avantage que le commerce retire des étrennes; le calcul en a été fait, et c'est un mouvement d'affaires de plusieurs millions que le jour de l'an procure.

C'est le côté moral des étrennes que nous voulons apprécier. Elles se donnent par amitié ou par reconnaissance; par amitié, quoi de plus naturel? par reconnaissance, elles sont souvent un mode agréable et facile de se libérer d'une dette d'honneur qu'on n'oserait acquitter en argent et qui néanmoins continuerait à peser sur les rapports intimes. Une dette payée en argent ne laisse que peu de place à la reconnaissance; payée en un cadeau convenable, ce paiement met à l'aise le bienfaiteur et l'obligé, ou plutôt les étroit d'un même lien.

Quant aux étrennes données par les parents, par les amis aux jeunes enfants, la joie naïve de l'enfance crée une harmonie dont le souvenir embellit le reste de l'année; l'enfant paye par son sourire tout ce qu'on lui donne.

Il est, il est vrai, des étrennes auxquelles l'amitié, la reconnaissance sont presque toujours étrangères; ce sont celles qui se donnent en argent aux gens de service. Toutefois, elles ne sont pas sans raison d'être, et nous le prouve-

rions si nous n'avions la crainte de trop prolonger cet article.

Nous dirions même un mot sur cette prétendue philanthropie des boulangers, épiciers, etc., qui ont pensé mériter une couronne civique en convertissant les étrennes qu'il était d'usage de donner aux domestiques, en une offrande faite aux pauvres; nous sommes sûrs qu'ils n'y ont pas perdu pécuniairement, et ce résultat ôte bien, selon nous, quelque chose à la reconnaissance publique qui pourrait leur être due pour cette idée ingénieuse d'ôter *trois francs* à Pierre, pour donner *cinquante centimes* à Paul, plus malheureux que Pierre.

Maintenant, passons au second reproche fait au jour de l'an, celui des visites.

Pour abrégé, nous nous bornerons à dire comment nous envisageons cet usage, en d'autres termes, quelle importance nous lui reconnaissons, et par là nous réfuterons suffisamment toutes les objections qui ont été faites.

On avouera bien que tout ce qui rapproche les hommes est utile, et sous ce rapport, les visites du jour de l'an, en resserrant les liens de la famille, de la hiérarchie et de la vie intime, sont une institution sociale précieuse.

Qui pourra blâmer les visites d'un fils, d'une jeune femme accompagnée de ses enfants, à son père, à sa mère; d'un frère à son père, à sa sœur; et mieux encore des membres épars de la famille qui se réunissent ce jour-là, ou, s'ils sont trop éloignés, confient à la poste une lettre, doux souvenir qui rend présents par la pensée tous ceux que les distances séparent?

Les visites hiérarchiques sont des corvées, dira-t-on; oui, si le supérieur conserve une morgue officielle; non, s'il accueille avec bienveillance ses subordonnés.

Et si nous ajoutons à ces deux sortes de visites celles des amis entre eux, là s'arrête le devoir officiel de la visite.

Mais cela ne suffit pas à l'expansion universelle de bienveillance que ce jour sollicite.

La carte de visite a complété le jour de l'an; sans elle il n'aurait pas atteint ce haut degré de civilisation dont nous cherchons à convaincre les lecteurs.

On la porte soi-même chez les personnes intimes, sauf, si on ne les rencontre pas, à indiquer son mécontentement par un léger froissement de l'un des angles.

Mais il est, dans la société, une foule de relations qu'il est utile de conserver; il serait fastidieux pour tous, impossible même physiquement

de le faire sans l'invention de la carte de visite envoyée.

Cet envoi est tout ce qu'il faut pour témoigner d'un souvenir agréable, du désir de maintenir des rapports officieux; les cartes ornent quelques jours la cheminée du salon et satisfait à la vanité de celui qui les a reçues, en prouvant à tous, sans aucune ostentation, que ses relations sont nombreuses et qu'il a beaucoup d'amis ou de clients, si nous pouvons emprunter cette expression à l'antiquité romaine.

Quel homme pourrait lui-même porter le même jour cent ou deux cent cartes, et quelquefois n'arriverait-il pas dans un moment inopportun?

Conservons donc précieusement des usages qu'on ne blâme que parce qu'on ne les a pas étudiés, et que dès lors on n'a pu en saisir la portée morale.

Ainsi, chers lecteurs, notre numéro du 1^{er} janvier a été la carte de visite que le gérant et les rédacteurs vous ont courtoisement envoyée; nous eussions désiré dans notre bienveillance extrême l'envoyer à tous nos concitoyens, même à ceux des départements voisins, mais nous espérons le faire l'année prochaine; il suffit pour cela que vous donniez votre nom et votre adresse; c'est tout ce que nous vous demandons, le reste regarde le caissier, et nous ne descendons pas à ce détail.

JOANNÈS.

L'AMOUR D'UNE VEUVE.

(Suite et fin — Voir le dernier numéro.)

— Marianina, grâce pour lui, vous le désespérez et il vous aime. Eh! il n'y a plus à en douter. Depuis près de deux mois qu'il nous a été présenté, je l'ai constamment observé. J'ai lu dans son cœur comme dans un livre ouvert ses remords, son désespoir, et un immense amour comme vous seule pouvez l'inspirer. Rappelez-vous son émotion quand il vous retrouva ici. Vous étiez calme et froide comme une statue. Nous crûmes, en voyant la pâleur qui couvrit son visage lorsqu'il vous aperçut, qu'il allait mourir à vos pieds. Marianina, de ce jour je me fis son alliée; un instinct secret me dit que vous pouviez toujours l'aimer. Il est digne de vous, n'en doutez plus, et pardonnez-lui une erreur qu'il déplorera toute sa vie: celle d'avoir pu croire à un sentiment intéressé de votre part. Et puis cette petite différence d'âge que vous m'opposez comme un obstacle insurmontable, n'existe pas par ce seul fait que M. Georges paraît et paraîtra toujours plus que son âge. Quant à vous, chère

amie, les hommages constants et sincères dont vous êtes entourée ne vous prouvent-ils pas suffisamment que vous êtes et resterez une véritable *charmeuse*. Vous avez, Marianina, cette beauté suprême, qui ne peut pas vieillir, l'esprit qui vient du cœur. Mais vous ne me répondez pas, vous ne l'aimez donc plus ?

En ce moment, MM. de Laureville et Simon s'arrêtèrent en face des fenêtres, et le regard de ce dernier, qui cependant ne pouvait pas entendre les paroles qui venaient d'être dites en sa faveur, implora son pardon.

Marianina tressaillit sous ce regard magnétique, mais elle répondit avec fermeté : « Je l'aime, je l'aime encore, et je l'aimerai toujours, Berthe, mais n'insistez pas davantage, je ne l'épouserai jamais ? »

Quelques invités qu'on introduisait en ce moment dans le salon, ne permirent pas à M^{me} de Laureville de continuer cet entretien.

Marianina vint s'asseoir au piano. Quelques minutes après, Georges s'en approchait à son tour.

— Voulez-vous chanter, monsieur, lui demanda la jeune femme ?

— Je n'ai rien à vous refuser, madame.

— Quel morceau voulez-vous que je vous accompagne ?

— Celui que vous désignerez vous-même, madame.

— Je n'ai aucune préférence, monsieur, et c'est toujours avec un égal plaisir que je vous entends, quel que soit le morceau de votre choix.

— Marianina, murmura Georges, avec une profonde émotion, en plaçant devant M^{me} Renaud un album ouvert, vous vous vengez bien cruellement, car je souffre à en mourir. Et une larme qu'il ne put retenir tomba brûlante sur l'épaule blanche et satinée de la jeune femme.

Elle eut comme un éblouissement, mais, maîtrisant son émotion avec une énergie peu commune, elle reprit : « Le morceau de Joconde, vous ne pouviez vraiment mieux choisir, monsieur.

— Je ne chanterai que le dernier couplet.

— Du tout, du tout, je ne vous fais grâce d'aucun.

Georges s'exécuta et plusieurs personnes s'approchèrent pour le complimenter. M. Simon justifiait la réputation de remarquable chanteur dont il jouissait dans les salons, et jamais peut-être sa voix n'avait été plus vibrante et plus sympathique qu'au dernier couplet de ce beau morceau du 1^{er} acte de Joconde :

On en revient toujours à ses premières amours.

Georges, après avoir chanté, et sous le coup d'une émotion que la vue de M^{me} Renaud, très en beauté ce jour-là, avait fait naître, s'était retiré dans l'embrasement d'une fenêtre ; deux de ses camarades, officiers de marine comme lui, l'y suivirent.

Oh ! dit l'un en désignant du regard un grand et beau jeune homme de trente ans environ, qui causait avec M^{me} Renaud : « Voilà le bel***, la fleur des pois de la marine française, qui fait sa cour à la jolie veuve. On le dit fort sérieusement épris et il n'y a rien là que de très-naturel, car cette femme est vraiment charmante.

— Oui, c'est positif, reprit l'autre, et nous ne tarderons pas à apprendre du nouveau, car il y a, dit-on, un projet de demande en mariage. M^{me} Renaud ne restera, bien sûr, pas insensible à une passion si flatteuse, quoiqu'elle paraisse disposée à prolonger son veuvage à plaisir.

— Vous croyez ? balbutia Georges, sous l'empire d'un indéfinissable malaise.

— Sans aucun doute, mais qu'avez-vous donc, mon ami, vous paraissez souffrant ?

— Les malheureux, murmura M. de Laureville qui, placé à quelques pas, avait tout entendu, et en avançant les bras pour recevoir Georges qui s'affaissait sur lui-même. Ils l'ont tué !

Le lendemain matin une triste nouvelle circulait dans le port et dans la rade. M. Georges Simon, à la suite d'une attaque d'apoplexie, était resté paralysé de toute la moitié du corps, et les médecins avaient déclaré la guérison impossible. M. et M^{me} de Laureville furent terrifiés en apprenant cette catastrophe si imprévue. Un sublime éclair illumina le visage de Marianina. Mon ami, dit-elle, en s'adressant au mari de Berthe : Allez dire à M. Georges Simon qu'il est pardonné et que je lui accorde ma main.

— Vous n'y songez pas, Marianina, s'écria Berthe avec effroi, c'est une existence de sœur de charité à laquelle vous allez vous vouer là.

Tant mieux ! chère enfant, et je remercie Dieu qui m'a mise à même de lui prouver ce que peut être l'amour d'une veuve !...

Dieu a béni cette union et fait un miracle en faveur de Marianina. Georges, grâce au dévouement, aux soins constants de sa femme, et au grand ébahissement de la Faculté de médecine qui l'avait jugé incurable, est aujourd'hui radicalement guéri. Son amour pour elle est devenu un culte, et chacun admire et lui envie la douce compagne qu'il s'est donnée.

C. RAVIER.

FIN.

PETITES CAUSERIES.

**

Certain négociant, nous ne savons de quelle ville, est renommé pour un esprit d'économie qui n'a jamais cédé, même à la galanterie. On raconte que pendant un séjour qu'il fit à Paris, il invita trois dames à dîner chez le restaurateur, et renouvela une très-ancienne gasconnade. Avant de se mettre à table, il tira le garçon du restaurant à part et lui dit :

« Toutes les fois que je demanderai à haute voix du vin de Chambertin, vous m'apporterez du vin de Beaune de deuxième qualité. »

Les choses se passèrent ainsi qu'elles avaient été réglées.

Le repas fini, l'amphitryon demanda la carte et il est étonné de lire *Chambertin*, et de trouver le prix réel de ce vin qu'il n'a pas bu.

— Garçon, dit-il, il y a une erreur à l'article vin. Faites vérifier en bas....

— Non, monsieur, dit le garçon, la carte est exacte. Vous avez demandé trois bouteilles de Chambertin, n'est-il pas vrai ?

Notre homme fait un signe au garçon, qui n'a pas l'air de comprendre et qui continue :

« Monsieur a demandé du Chambertin... »

— Mais sans doute, disent ces dames... Vous avez même insisté. »

Les yeux de notre homme flamboyaient. Il appela sur la tête du garçon toutes les foudres vengeresses. Avoir bu du Beaune et payer du Chambertin ! c'était bien amer.

*

**

Voici une enseigne qui devrait être déferée à la Cour d'assises :

Un ferblantier de notre ville n'a pas craint de révéler au public son industrie en ces termes :

POMPES POUR L'INCENDIE.

Avis aux Compagnies d'assurances ?

*

**

Le mot qu'on va lire a été dit par un libraire de la rue Impériale.

Un acheteur se présente et demande *La Femme*, par M. Michelet.

— Voilà, Monsieur, lui dit le libraire, mais vous devriez prendre aussi un autre ouvrage du même auteur. Vous ne pourrez en effet comprendre *La Femme* sans *l'Amour*.

Comme il est vrai que l'esprit court les rues !

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,
Rue Mercière, 92.